

## LA LECTURE PAR BRENTANO DES CATÉGORIES ARISTOTÉLICIENNES ET L'ONTOLOGIE FORMELLE

Frédéric NEF

Je me propose de rappeler rapidement les différents sens des catégories aristotéliennes, avant d'exposer leur réinterprétation par Brentano et de conclure par une section sur un programme catégoriel en ontologie formelle, à partir d'un texte récent de P. Simons. Je défendrai la thèse suivant laquelle la réinterprétation brentanienne ouvre la voie à une ontologie formelle des catégories, étant présupposé qu'une ontologie comporte nécessairement un composant catégoriel. J'insisterai sur le lien entre théorie des catégories et théorie de la prédication. J'indiquerai les conséquences de tout ceci pour la logique, en exposant la possibilité d'une logique intensionnelle des propriétés particularisées.

### 1. Les catégories aristotéliennes

C'est à Aristote qu'il faut faire remonter les catégories. Platon avait distingué des genres de l'être (*géné ton onton*) – la limite (*peiras*), l'illimité (*apeiron*), le mixte (*meikton*) et la cause (*aitiai*) (cf. *Philèbe*, 23c-27c) – genres qui sont «un type de structure, une unité logique à laquelle on ramène le divers» (A. Dies), qui peuvent être mélangés (le mixte étant un mélange de la limite et de l'illimité) et qui communiquent (*Sophiste*, 253 b-e) mais Aristote est le premier à avoir entrepris une analyse systématique de l'attribution (*catégoriein* signifiant «attribuer») dégageant des catégories incommunicables et à avoir renoncé au principe d'une hiérarchie des genres d'êtres et à la thèse

connexe suivant laquelle l'être et l'un sont présents dans toutes les attributions.

La théorie aristotélicienne des catégories repose donc sur l'incommunicabilité des genres (*Du Ciel*, 268a, *Premiers Analytiques*, I, 7) et le caractère non hiérarchique des catégories. S'il est clair que les catégories aristotéliciennes représentent en quelque sorte une rupture avec les genres platoniciens, leur statut est par contre loin d'être clair: la déflation ontologique ne s'accompagne pas forcément d'un surcroît de clarté et c'est bien le cas ici.

Deux types de lectures ont faussé cette compréhension. Le premier a consisté à considérer les catégories comme des genres d'êtres subordonnés à un genre suprême, l'être, ce qui est faux, puisque l'être n'est pas un genre, ni une catégorie pour Aristote. On peut voir un exemple de ceci dans ce passage du *De Ente et Essentia* de Saint Thomas:

Puisque l'étant est divisé en ce sens est divisé en dix catégories, l'essence doit être quelque chose de commun à toutes les natures, par lesquelles la multiplicité de l'étant est ordonnée selon différents genres et espèces, comme l'être-homme est l'essence de l'homme; et il en est ainsi pour les autres catégories.

Un manuel d'ontologie aristotélico-thomiste donne l'interprétation standard:

Nous comprenons ainsi qu'aux différentes formes d'énoncés correspondent les différents modes d'être et les genres de l'étant. (E. Stein 1998: 129)

Cette interprétation consiste à identifier manière de dire l'être et mode d'être. Cette identification, à son tour, sert de base via la doctrine de l'analogie à une hiérarchisation des êtres où le mode d'être maximum est celui de Dieu (dont on ne peut dire que par analogie).

Il y a homonymie de l'être, dans la mesure où l'être est dit de manière multiple, mais il n'y a pas de catégorie de l'être. «Homonymie» et non «analogie» car:

La théorie de l'analogie de l'être n'est pas une théorie originalement aristotélienne, c'est une création des commentateurs d'Aristote, dont la variété hégémonique, la "théorie aristotélico-thomiste de l'analogie" a été créée par la néo-scholastique et le néo-thomisme. (de Libera 1989: 319)

La deuxième lecture, plus récente, remontant à Trendelenburg (1892), a consisté à mettre en correspondance les catégories aristotéliennes avec les catégories grammaticales de la langue grecque. Par exemple la catégorie de la qualité serait mise en correspondance avec la catégorie sémantique des modificateurs. Le *nomen substantivum* serait mis en correspondance avec *l'ousia*. Benveniste (1958) a donné à cette lecture le maximum de cohérence qu'elle peut recevoir et J. Vuillemin (1967) en a montré les limites – c'est une chose pour un philosophe de s'exprimer dans une langue et une autre que toutes les distinctions conceptuelles soient déterminées de manière quasi-causale, voire nécessaire par cette langue. Cette lecture a reçu une nouvelle forme, plus plausible, avec l'hypothèse qui consiste à faire s'équivaloir non les catégories avec des classes de lexèmes, mais les catégories avec des types de questions. Cette hypothèse, il faut le souligner, a été suggérée par Aristote lui-même, puisqu'il donne à 6 des 10 catégories des noms de forme interrogative – par exemple *ti esti* parce que c'est, ou *poion* pour la qualité (littéralement: de quelle sorte?) Cette hypothèse a été reprise dans la lecture effectuée par Hintikka des catégories à l'intérieur de sa sémantique fondée sur la théorie des jeux (Hintikka & Kulas 1983: 201-231). Cette lecture ne suffit pas répondre à la question portant sur la nature exacte des catégories. Si notre sémantique prend, comme chez Hintikka, la forme d'une érotétique il est normal que les catégories correspondent à des types de question, de la même manière que si notre sémantique, comme chez Aristote est une théorie de la prédication, les catégories correspondent à des types d'attribution. Mais ces deux caractérisations sont données dans une optique sémantique, ce qui répond en partie par avance à la question de leur nature. Que les catégories s'expriment de façon interrogative ne signifie qu'une chose: elles correspondent aux questions que nous pouvons nous poser à propos des choses et de leurs relations. Mais

ce qui importe précisément c'est ce sur quoi nous posons des questions, et c'est cela qui réclame une compréhension plus générale des catégories.

La lecture du texte du traité des *Catégories* ne permet pas facilement de répondre à la question de savoir si elles sont des outils de classement ontologique, des cadres généraux de la pensée, des présupposés ultimes des schèmes conceptuels ou même des schémas de jugement. Simplicius dans son commentaire note cette hésitation:

Les uns disent que ces genres sont les mots, que le traité n'a de rapport qu'aux termes simples, et qu'il est la première partie de la logique..., d'autres ne l'admettent pas; ce n'est pas, disent-ils, au philosophe de traiter des mots, mais au grammairien, et ils disent que le traité se rapporte aux êtres mêmes désignés par les mots... D'autres disent qu'il n'étudie là ni les mots qui signifient, ni les choses signifiées, mais les notions simples. (Simplicius, cité in *Ennéades de Plotin*, éd. trad. Bréhier, VI 1, 9)

Notons au passage que ces trois interprétations correspondent aux trois positions classiques sur les universaux: nominalisme, réalisme, conceptualisme.

La réponse minimale que l'on peut donner – que les catégories sont les figures élémentaires de la prédication – entraîne selon nous une réponse positive à chacune de ces hypothèses. C'est dans cette indécision que repose une partie de la difficulté liée aux catégories.

Les *Catégories* commencent par distinguer les expressions sans aucune liaison (homme, boeuf, court...) et les expressions selon une liaison (l'homme court, le boeuf ne court pas...). Les catégories ne sont pas des classes de termes sans liaison (par exemple on pourrait imaginer une catégorie des procès ou événements pour les mots sans liaison comme «court»), mais correspondent plutôt à un inventaire minimal des liaisons elles-mêmes, si l'on entend ces liaisons non au sens syntaxique strict qui correspond aux constructions grammaticales les exprimant, mais au sens plus large de l'attribution, d'après laquelle ces différentes constructions se ramènent à un schéma unique: «X est dit de Y» ou «X est attribué à Y».

On peut remarquer qu'il existe une tension dans le texte d'Aristote entre la définition des catégories, ou attributions comme schémas de prédication et la présentation d'occurrences de catégories, qui est en fait une liste de mots:

Pour le dire en gros, la substance c'est par exemple l'homme, le cheval; le quantifié c'est de deux coudées, de trois coudées; le qualifié c'est le blanc, le grammairien; le relatif c'est le double, la moitié, le plus grand ... (25 1b-26a3, trad. Pelletier)

Ammonios dans son commentaire a partiellement en vue cette difficulté, quand il déclare que:

se conformant aux exigences de la raison humaine (*philanthropes poion*) Aristote nous fournit d'abord sommairement l'explication des attributions, afin de nous conduire à une première connaissance de la doctrine qui les concerne et de façon que, par là, nous devenions en mesure d'examiner distinctement chaque attribution en particulier. (Ammonios 1983: 101)

Aristote distingue cette relation d'attribution d'une relation d'inhérence qui correspond à «X est dans Y». Que X soit dans Y n'implique pas nécessairement que X soit dit de Y; de même que X soit dit de Y n'implique pas que X soit dans Y – les relations «ÊTRE DIT DE» et «ÊTRE DANS» ne sont donc pas équivalentes. Par exemple «homme» est affirmé d'un sujet (par exemple dans «Socrate est homme»), mais n'est pas dans un sujet, alors qu'une certaine science grammaticale est dans un sujet (par exemple Socrate), mais n'est affirmée d'aucun sujet. En effet pour Aristote un accident individuel, comme «une certaine science grammaticale» ou «cette science grammaticale» peut inhérer dans la substance, mais ne peut être prédiquée, les prédicats étant nécessairement généraux, étant des universels.

La théorie des catégories prend la forme combinatoire d'une classification ontologique en substances premières (substances individuelles) et substances secondes (accidents), accidents universels et individuels. Elle donnera dans la logique traditionnelle la doctrine des prédicables et des prédicaments. Un prédicable

est quelque chose qui peut être attribué d'un sujet et les prédicaments structurent cette attribution des prédicables:

Le prédicable (kategoroumenon) est la chose que conçoit l'entendement, de telle sorte qu'elle peut être prédiquée avec vérité d'un grand nombre de choses comme homme qui peut être prédiqué avec vérité de Socrate, Platon.... être vivant qui peut être prédiqué de homme, cheval....

Le prédicable peut être appelé l'universel. On peut dire pareillement: dire, prédiquer ou énoncer quelque chose à propos de quelque chose, ou encore attribuer quelque chose à quelque chose (...)

Les prédicables simples sont au nombre de cinq: le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident (...) (Jungius 1984, (1638): 5-6)

Les prédicaments (kategoriai) ou catégories sont une série de genres ou d'espèces rassemblés sous un terme très général.

On dit que les genres et les espèces sont placés sous leur genre suprême quand les concepts généraux et spécifiques sont placés dans l'ordre qui est sous le concept le plus général.

Les genres suprêmes sont au nombre de dix: la substance, la quantité, la qualité, l'action, la passion, la relation, quand, où, la position, avoir; les neuf derniers sont compris sous le nom commun d'accident. (*Ibid*: 18)

Il faut souligner que le double critère fondamental d'affirmation d'un sujet et d'inhérence opère une classification qui ne se contente pas de distinguer substances et accidents, d'après le fait que les substances ne peuvent être attribuées, mais qui distingue d'une part les substances et les accidents, en baptisant ou rebaptisant cette distinction substances premières et substances secondes, et d'autre part accidents individuels et accidents généraux (les futurs prédicables, les universaux). La distinction substance première vs substance seconde est unique dans le corpus aristotélicien ce qui invite à réfléchir sur l'importance du texte des *Catégories*., ceci d'autant plus que son authenticité a pu être suspectée. Suzanne Mansion par exemple évite, dans son travail sur le jugement d'existence chez Aristote, «à l'encontre de Zeller d'exploiter le texte des *Catégories*» (1976: 15). W. Jaeger (1997), dans son exposé sur l'évolution de la métaphysique aris-

totélienne qui renouvelle l'approche de cette dernière en renonçant à bricoler des synthèses, ne s'appuie absolument pas sur les *Catégories* dont la doctrine de la substance s'accorde très mal avec celle de la *Métaphysique*, que ce soit au livre Z ou aux livres A, B et M-N. La doctrine la plus élaborée se trouve en *Mét. Z* notamment 7-9. L'introduction du point de vue génétique par Jaeger a fait franchir une étape irréversible où le texte des *Catégories* est considéré exposer une théorie assez fruste de la substance individuelle en relation avec une théorie de la prédication, avant l'introduction du rapport forme/matière et de la notion de changement dans la doctrine plus mûre de la *Métaphysique*. De tout ceci retenons l'essentiel: rien ne justifie une limitation aux *Catégories* ou même d'estimer davantage ce texte. Il contient certes une doctrine de la distinction entre «être dite de» et «être dans», mais on le verra cette distinction est susceptible de plusieurs interprétations.

La relation entre substance et accident, si l'on distingue accidents généraux et individuels, ouvre la voie pour une autre conception, où les accidents individuels sont les véritables primitifs de la combinatoire ontologique. C'est cette voie qui sera explorée par Brentano et les théoriciens contemporains des tropes, tels Campbell et D.C. Williams, leur précurseur. Ce dernier définit ainsi ce qu'est un trope:

a trope then is a particular entity either abstract or consisting of one or more concrete entities in combination with an abstraction. Thus Napoleon and Napoleon forelock are not tropes, but Napoleon's posture is a trope and so is the whole whose constituents are his forelock and his posture (...). (1998 (1953): 43)

Pour substituer au point de départ qui fait de la substance le primitif ontologique, sur la base de sa non-attribuabilité, un autre où c'est l'accident individuel qui est le primitif, en vertu de sa richesse ontologique (poussant à bout l'individualisation aristotélienne), Brentano devra substituer à la relation d'inhérence de l'accident à la substance une relation tout partie, où cette dernière devient une partie de l'accident individuel: la Castafiore est une partie de l'accident individuel consistant pour cette cantatrice à chanter «Je me vois si belle en ce miroir» un

certain matin à Moulinsart. Brentano demeure, il faut y insister, d'accord avec Aristote pour affirmer que l'accident individuel n'est pas au sens propre dans un individu.

On l'a dit, il ne faut pas se limiter au seul texte des *Catégories* pour comprendre ce que sont les catégories aristotéliennes. Ce texte nous introduit à leur compréhension, notamment ontologique, mais celle-ci va bien au-delà de ce texte, comme l'a montré C. Kahn (1977) qui distingue plusieurs étapes dans l'élaboration de la théorie aristotélienne des catégories. Le texte des *Catégories* est une première étape où Aristote se distingue, comme on l'a déjà dit plus haut, des vues de Platon, tout en reprenant partiellement l'analyse nom-verbe du *Théète*. L'*onoma* dit l'*upokeimenon* et le *rhema* dit le *categoryoumenon*. La différence entre Platon et Aristote c'est que le premier s'intéressait au contraste entre l'unicité de l'individu et la multiplicité des attributions, alors que le second analyse les différentes manières de dire quelque chose d'un sujet: Quel sujet? Que fait-il? Que subit-il? Où? Quand? Comment?... C'est dans ce contexte qu'Aristote distingue les dix *skemata tes categorias* ou *gene ton categorion*, c'est-à-dire les figures ou les genres d'attribution.

Dans les *Topiques*, qui représentent une étape ultérieure, les catégories occupent une place à l'intérieur de la dialectique, à côté des genres, définitions, propriétés et accidents – les prédicables. Les catégories servent à résoudre des sophismes et des raisonnements fallacieux, ceci anticipant sur leur usage thérapeutique postérieur, de la littérature médiévale sophismatique, qui est en partie un commentaire des *topiques*, à la doctrine des erreurs catégorielles de Ryle. On peut remarquer que dans le texte concernant les catégories, au terme substance (*ousia*) est substitué le terme «ce qui est» (*ti esti*):

Il nous faut maintenant déterminer les catégories des prédications (ta *géné ton kategorion*) (...): essence (*ti esti*) quantité, qualité, relation, lieu, temps, position, état, action, passion. (103 b 20 ss)

Aristote poursuit un peu plus loin:

Mais il est clair, de par la nature même des choses, qu'en désignant une essence, on désigne tantôt une qualité, tantôt encore l'une des autres prédications. En effet, quand à propos d'un homme, on dit que c'est là un homme ou un animal, on exprime une essence et on désigne une substance (*ti esti legéi kai ousian semainei*); quand à propos d'une couleur blanche, on dit que c'est là du blanc ou une couleur, on exprime une essence et on désigne une qualité. (103 b 32 ss)

Ce passage difficile montre toute la difficulté de la notion de substance. Celle-ci peut désigner soit l'essence, soit l'individu concret, composé de forme et de matière. Dans ce passage Aristote développe la conséquence de déterminer comme figure de prédication le *ti esti*: la prédication du *ti esti* peut désigner une substance, mais comme un individu concret.

Dans une étape encore postérieure, dans les *Analytiques* l'analyse des catégories est poussée à bout à l'intérieur d'une théorie du syllogisme et du discours scientifique. Dans *Analytiques Premiers* I, 27 Aristote propose un autre schéma de classification ontologique, qui s'accorde mieux avec le reste de son oeuvre et qui distingue les particuliers sensibles (les *res brentaniennes*?), qui ne peuvent être prédiquées de quoi que ce soit, et qui sont sujets de toute prédication, les universaux qui peuvent être prédiqués des autres sujets («sage» dans «Socrate est sage») et qui peuvent servir à leur de sujets de prédication («être sage est désirable») et enfin les termes les plus élevés qui peuvent servir seulement de prédicats pour la démonstration («être»), ou universaux ultimes, limites supérieures de la prédication – ce que Porphyre mettra au sommet des arbres de classification, ce que les médiévaux nommeront, à propos de l'être ou de l'essence par exemple, genre généralissime. On peut se demander s'ils coïncident avec les catégories. La réponse se trouve dans les *Analytiques Seconds* I, 19-22, à propos des limites inférieures de la prédication:

Car de tout sujet est prédiqué ce qui indique une qualité ou une quantité, ou une chose de cette sorte ou ses attributs essentiels (*ta en te ousia*), mais ces derniers sont limités et les types (*gene*) de prédication sont limités, car ils sont qualité ou quantité, ou relation, ou agir ou agir ou quand ou où. (trad. revue)

On remarque que les catégories anthropomorphes de la possession et de la position ont disparu. L'essentiel de cette étape tient dans cette affirmation:

Que X appartienne à Y et que X soit vrai de Y doit être pris en autant de façons que les catégories sont distinguées. (...) Il en va de même pour ne pas appartenir. (49a 6-8, An. Pr. I, 37)

La troisième étape définit, essentiellement dans la *Physique* et la *Métaphysique* les catégories comme des «catégories de l'être». La classification de ce qui est s'accomplit par une distinction des différentes manières de dire l'être. Ceci peut être appliqué au devenir: il y a autant de manières de dire le changement que de dire l'être. *Metaphysique* Δ 7 exprime clairement cette multivocité de l'être:

l'être est dit d'abord par accident et ensuite par soi (...) Les choses dites être par soi sont aussi nombreuses que les choses indiquées (*semainei*) par les figures de prédication (*ta skematas tes kategorias*). Car en autant de manières elles sont dites, en autant de manières l'être est signifié. (1017 22 ss.)

C'est dans ce passage qu'Aristote pose l'équivalence entre «un homme sain» et «un homme jouit de la santé», «un homme court» et «un homme est courant», c'est-à-dire entre «X  $\phi$ », «X  $\phi$ -e», «X est  $\phi$ -ant».

Cette manière de présenter les étapes de la théorie des catégories montre bien que celles-ci ne peuvent être réduites à de pures formes linguistiques, puisque notamment, on vient de le voir, des formes très différentes du point de vue de la langue expriment la même prédication, ce qui ne peut simplement s'expliquer par l'embarras d'Aristote à ramener l'analyse platonicienne à deux termes (nom-verbe) à une analyse à trois termes (nom-copule-verbe). Ceci montre aussi, s'il en était encore besoin, qu'il ne faut pas ramener les catégories aristotéliennes à des catégories de jugement (Kant) ou de simples instruments heuristiques d'une logique érotétique. Enfin, il apparaît nettement que la liste des *Catégories* souffre d'imperfections qui ont été corrigées dans le reste de l'*Organon* ou les textes de la

*Métaphysique*. Trois explications ont été données pour expliquer les grandes divergences entre ces textes: (i) les *Catégories* concerneraient uniquement les substances sensibles (possibilité discutée par les commentateurs anciens, comme Simplicius); (ii) l'angle d'attaque de ce texte est logico-linguistique; (iii) il représente une étape préliminaire de la réflexion aristotélienne – on laisse de côté une quatrième hypothèse, défendue parfois, de la non-authenticité de ce texte, car il semble y avoir un accord sur l'authenticité.

On n'argumentera pas pour ou contre ces hypothèses; je me contenterai d'indiquer ma conviction: ce texte ne contient qu'une faible partie de la doctrine aristotélienne des catégories, qu'il représente effectivement une simplification, que celle-ci ait suivi ou précédé les autres textes et enfin la classification ontologique qui y est proposée quoique ouvrant une possibilité du côté des accidents individuels est à la fois contraire au reste de la doctrine et beaucoup trop dogmatique et rapide pour ne pas engendrer d'interminables querelles exégétiques, sans aucune chance d'obtenir un accord, ce qui explique partiellement l'existence et la nature de la malheureuse «querelle des universaux», née d'une tentative désespérée, celle de Porphyre dans l'*Isagogé* (cf. de Libera 1997, de Libera et Segonds 1998). La différence est trop grande entre le dogmatisme des *Catégories* et le style diaporématique pour ne pas engendrer un véritable malaise.

On vient de voir que les catégories jouent un rôle à la fois dans l'*Organon* et dans la *Métaphysique*, en rapport avec la thèse de la multivocité de l'être. L'analyse logique ou sémantique de l'énoncé est solidaire d'une classification ontologique, d'une analyse des relations entre les accidents et les substances. C'est cette solidarité qui a été remise partiellement en cause par l'analyse frégréenne de l'énoncé en fonction et argument, de la prédication conçue sur le mode de la saturation par un argument. «Partiellement», car si l'on peut, contre Dummett, parler d'une métaphysique frégréenne, cette métaphysique, fondée sur les concepts de fonction et d'objets, contenant un mécanisme de saturation, substitués à ceux d'inhérence ou de dépendance, réalise, à sa manière, une correspondance entre la sémantique ou la logique et l'ontologie, d'une manière purement formelle qui ouvre la voie à l'ontologie formelle des modernes.

Après ce très rapide exposé de la théorie aristotélicienne, je montrerai deux choses:

- la reformulation brentanienne de la théorie des catégories nous met face à un dilemme en ce qui concerne les liens entre logique et ontologie, ceci à partir de et à l'intérieur d'un retravail de la théorie des catégories elle-même,
- les projets contemporains d'ontologie formelle réactualisent certains traits de la théorie aristotélicienne, font rebondir le débat Aristote/Brentano, à certaines conditions, que je discuterai.

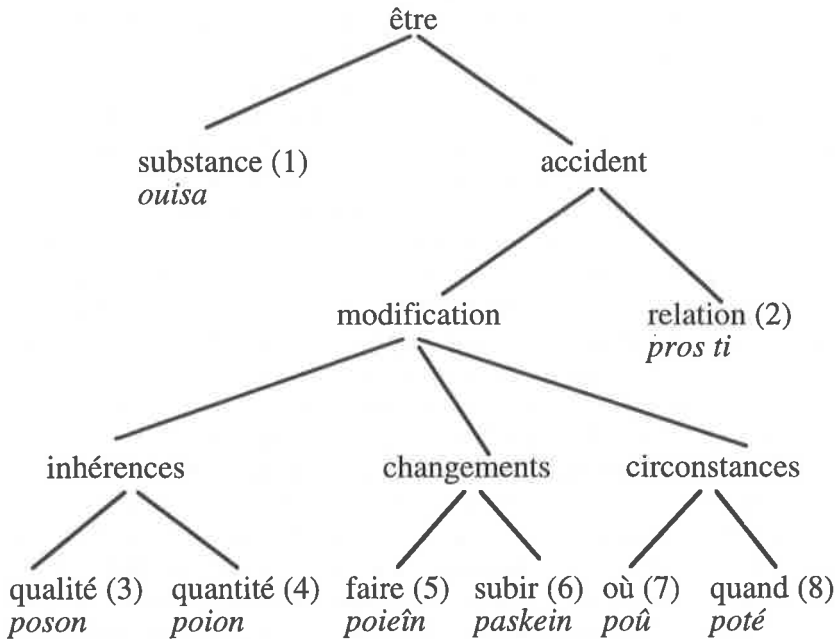
## **2. La *Kategorienlehre* de Brentano**

Brentano est connu pour avoir commencé sa carrière philosophique par une dissertation sur les catégories d'Aristote qui a restauré son véritable sens, après les médiévaux qui les avaient réduites de façon unilatérale à des genres suprêmes de l'être, identifié à Dieu, selon une conception hiérarchique qui faisait perdre de son tranchant à la doctrine authentique de la multivocité de l'être, dans le carcan de l'analogie et de l'éminence.

Brentano, comme Trendelenburg défend le caractère systématique de la liste aristotélicienne des catégories, mais ne cherche pas comme ce dernier la justification de leur systématité du côté de la grammaire:

Lorsque Trendelenburg a émis son hypothèse devenue célèbre de l'origine grammaticale des catégories aristotéliciennes, il lui a fallu d'abord trouver quelque chose qui soit susceptible de constituer un fil directeur (...) il lui a fallu repousser le reproche adressé à Aristote par Kant et Hegel d'avoir rassemblé précipitamment un nombre rond de concepts fondamentaux en procédant au petit bonheur. Nous espérons quant à nous avoir écarté ce reproche par d'autres voies et il reste qu'une démarche qui, faute de principe ontologique, tiendrait la simple concordance des rapports grammaticaux pour une caution suffisante de la validité de cette importante distribution, n'échapperait toujours pas au reproche d'une grande superficialité. (1992: 172/1863: 184-185)

Cependant il révisé cette liste (en accord avec les *Topiques*) pour ne retenir que huit catégories qu'il ordonne ainsi (*op. cit.* 1992: 164/ 1863: 175):



Il est moins connu pour avoir dans la dernière partie de sa vie réinterprété cette même théorie des catégories dont il avait dégagé le véritable visage. L'ensemble des textes posthumes relatifs à ce programme de recherche a été édité par A. Kastil en 1933, une édition améliorée paraissant en 1968. Cette réinterprétation avait été précédée par les essais de réforme des catégories aristotéliennes par Leibniz – sans qu'on suggère par là la moindre influence, les textes de Leibniz étant à l'époque difficilement accessibles. Leibniz a critiqué les textes de Jungius sur les prédicaments et les prédicables que nous avons mentionnés et qui représentent l'achèvement de la logique traditionnelle. Leibniz utilise l'analyse catégorielle à l'intérieur de son projet de décomposition des concepts en concepts primitifs. La tenta-

tive de Brentano ne se situera pas dans cette lignée. Sa réinterprétation ne consistera nullement non plus, comme chez Trendelenburg, à asserter une origine linguistique des catégories – intention qui chez Trendelenburg consistait à nier leur caractère «rhapsodique» affirmé par Kant: dans l'esprit de Trendelenburg affirmer une correspondance entre la grammaire de la langue grecque et la table des catégories consistait à montrer qu'elles obéissaient à une nécessité. Elle ne consistera pas évidemment à se ranger au syncrétisme aristotélico-thomiste promu par Léon XIII – Brentano s'étant détaché du magistère dogmatique et intellectuel de l'église catholique – syncrétisme qui introduit des degrés d'être, là où il n'y a que des manières de dire l'être, selon la funeste doctrine de l'analogie. Brentano fondera sa nouvelle théorie des catégories sur une réinterprétation des relations entre la substance et l'accident. C'est cette doctrine tardive de Brentano qu'il faut rappeler avant de discuter de la pertinence et des enjeux de cette réinterprétation.

Dans la dernière partie de sa philosophie (celle que l'on a parfois qualifié, de manière un peu trompeuse, de «réiste»), postérieure aux années 1905, Brentano compte comme éléments de l'ontologie les substances, les agrégats de substances, les parties de substances et les accidents (Brentano 1952). Il modifie les conceptions d'Aristote sur les points suivants. Tout d'abord il admet, à l'inverse d'Aristote qu'un collectif soit un être en un sens authentique – il désobéit au principe métaphysique habituel suivant lequel être = substance = simplicité:

Si nous prenons soin de ne pas confondre les objets authentiques avec ceux qui ne sont pas des objets, nous verrons que toutes les choses appartiennent à un seul et même genre. Elles sont toutes des natures (*Wesen*) – *entia realia* –.

Quelques unes de ces natures ont des parties qui sont aussi des natures, et elles peuvent être considérées comme une multiplicité de natures. Une paire de boeufs, par exemple, est une nature composée de plusieurs natures.

Certains voudraient qu'une telle paire ne soit pas regardée comme une nature unique. Ils diraient que nous sommes concernés ici avec une nature qui est un boeuf et cette nature qui est l'autre boeuf. Ils diraient que ce cas est analogue à celui dans lequel on est trompé en supposant

qu'un roi futur est un type spécial d'objet (*Objekt*): il y a une certaine manière de penser qui est dirigée sur un boeuf et sur l'autre et la caractéristique particulière de cette pensée dirigée de façon double est erronée pour un troisième objet. Il est certain qu'il s'agirait d'une étrange arithmétique si on devait ajouter la paire de boeufs aux deux individus et parler alors de trois choses. (...)

Ainsi, ce que nous devrions dire est ceci. D'une multiplicité de choses résulte une chose. Mais elle donne des choses qui étant en relation avec d'autres ne sont ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait différentes – elles sont en partie les mêmes, d'où le paradoxe de Cantor montrant deux pommes à une réunion de mathématiciens et affirmant qu'en plus des deux pommes une infinité de choses étaient impliquées. Mais nous voyons que ce paradoxe a une solution simple. (1992: 50-51)

Le terme «*Wesen*», traduit ici par «nature» est le terme qui précède l'usage unifié de «*Ding*» pour désigner la *res* concrète. Dans les textes posthumes rassemblés dans la *Kategorienlehre*, ce terme «*Wesen*» n'est plus utilisé dans ce sens de *res* après 1913. Dans les textes synthétiques de 1916 *Ding* = *Etwas* = *Reales*. Ce serait un contresens de traduire *Wesen* par essence et une infidélité de le traduire (comme Chisholm) par chose (resp. thing), entité (resp. *entity*).

Brentano conclut:

Le concept de "nature" (*Wesen*) n'est pas le même que le concept de "l'un" (*Eins*). Qui pense à l'un, pense négativement, dans la mesure où il nie une pluralité. Celui qui définit un homme comme un, le compare avec un objet, dans lequel on trouve plus d'un homme et il nie qu'à propos de cet homme il puisse en être ainsi. Ainsi le concept de l'un est différent de celui de nature. Il n'est pas non plus une espèce du concept de nature; nous ne devons pas accepter que les natures puissent être divisées en celles qui sont une nature, et celles qui sont une multiplicité de natures. (1992: 52)

Ensuite en ce qui concerne les accidents, il soutient l'univocité de l'accident et de la substance:

Pour notre part [à la différence d'Aristote] nous disons que la substance et l'accident sont tous deux une chose (*ein Ding*) au même sens et nous pourrions défendre notre position contre Aristote, car nous

avons montré qu'un tout qui contient une chose comme une partie et même un tout composé de plusieurs choses, est lui-même une chose (*Ding*) une nature (*Wesen*). (1992: 55)

Cette thèse de l'univocité (dirigée contre l'affirmation d'Aristote selon laquelle «L'accident n'a en quelque sorte qu'une existence nominale (...) l'accident est ainsi manifestement quelque chose de voisin du non-être» (*Met. E*, 2, 1026 b, 13 & 21-22) est liée à la thèse précédente (concernant les totalités et pluralités):

Cette manière de voir les choses [équivoque substances /accidents] est liée dans une certaine mesure à ce qu'il [Aristote] a déclaré concernant au sujet de l'unité et de la multiplicité. Ainsi il a déclaré qu'un agrégat de choses ne peut être considéré comme une chose authentique et que les parties des corps n'existent que potentiellement. (1992)

Il admet enfin des accidents d'accidents. Pour Aristote c'est complètement impossible, car «l'accident se dit de ce qui appartient à un être et peut en être affirmé en vérité» (*Met. Δ* 1025 a 13-15). Si l'accident n'est pas vraiment un être, il ne peut être prédiqué d'un autre accident – un quasi non-être peut être prédiqué d'un être, mais pas un quasi non-être d'un quasi non-être. CQFD.

Brentano, toujours dans le même texte (*Wesen, Einheit und Wesenteile*, 28 septembre 1908) déclare:

Qu'en est-il des accidents d'accidents? Est-ce qu'un même accident secondaire peut appartenir à plusieurs accidents? Un exemple possible serait un jugement qui prédique un concept d'un autre, ou peut-être l'unification de caractéristiques soumises à l'examen dans un idée composée. Cette unification semblerait être l'accident de deux accidents, si elle a pour sujet l'idée de l'une et l'idée de l'autre.

Les accidents d'accidents, ou accidents d'ordre supérieur (*Akkzidentien höherer Ordnung*) appartiennent au domaine psychique (comme par exemple ci-dessus le jugement) et au domaine physique. Un accident d'ordre supérieur est un accident qui sert de sujet à un autre accident. Cependant il existe un dernier sujet qui est la substance.

Enfin, il renverse et déplace la relation qu'Aristote établissait entre la substance et l'accident: la substance est une partie de l'accident et non le contraire. C'est ce point que Peter Simons (1988) critique (Brentano aurait confondu relation méréologique tout/partie et relation logique sujet/prédicat). Nous discuterons cette critique de P. Simons, mais examinons d'abord ce qu'affirme Brentano lui-même:

En un certain sens l'accident est une autre chose que la substance; cependant dans un autre sens chacun est prédiqué de l'autre. On doit mettre en garde contre une mauvaise compréhension de la distinction [substance/accident]. Si la substance est prédiquée d'un accident, alors la prédication affirme non que la substance et l'accident sont identiques, mais que l'accident contient la substance (*nicht Identität sondern Einschliessen* [litt. acte d'inclusion]). Si l'accident est prédiqué de la substance, alors la prédication affirme que la substance est contenue dans l'accident (*so besagt sie Einchlossenheit* [litt. fait d'être inclus]). Le sujet n'est pas complètement la même chose que ce dont il est le sujet, cependant le prédicat n'est pas strictement une seconde chose existant en plus du sujet; il serait une seconde chose au sens strict seulement si il ne contenait pas le premier comme une partie. (1992: 11, 2 février 1914)

P. Simons admet «que ce serait aller trop loin que d'affirmer que Brentano réduit la prédication à la méréologie» (1988: 50), mais il considère tout de même la théorie brentanienne de la prédication comme «complètement inadéquate» (p. 51). Selon P. Simons la théorie erronée d'Aristote, suivant laquelle il existe plusieurs sens prédicatifs de «être» ne proviendrait pas, comme le pense faussement Brentano, de sa méréologie, mais de sa théorie de la définition (ou de la quiddité, serait-on tenté d'ajouter). Selon P. Simons toujours, Brentano n'aurait pas assez tenu compte de l'évolution du concept de substance des *Catégories*, où une substance serait un individu concret composé de forme et de matière, à la *Métaphysique* où l'individu étant non un composé de forme et de matière, mais de formes substantielles et accidentelles avec la matière. L'argument implicite de P. Simons est que le diagnostic de Brentano pourrait s'appliquer au concept de la substance issu des *Catégories*, qui définit la substance à partir de critères plutôt logiques, et non à celui issu

de la *Métaphysique*. Bref, le diagnostic méréologique de Brentano ne s'appliquerait à la rigueur qu'au concept logique de substance et non à la conception ontologique qui a pris la mesure des difficultés de ce concept logique. La perspective de P. Simons est d'évaluer la pertinence de l'interprétation brentanienne. Selon moi cette perspective est erronée, car dans ces manuscrits de la *Kategorienlehre* il ne s'agit plus pour Brentano (comme dans de très nombreux autres textes) d'interprétation, mais de conquête d'un point de vue original sur la relation entre la substance et l'accident. Il est exact que l'attribution de la doctrine méréologique suivant laquelle l'accident est dans la substance est extrêmement brutale et comme telle probablement inexacte. Mais si l'on pense que Brentano a en vue la conquête d'un point de vue à la fois concret et strictement individuel, il est clair que la doctrine aristotélicienne, dont la conséquence ultime est la dévaluation de l'individuel (puisqu'il n'y a de science que du général et que la science est ce qui est le plus digne de recherche – cf. *Parties des Animaux* I) représente un obstacle. Probablement Brentano a mal localisé le symptôme, mais le symptôme existe et il l'a interprété correctement.

Si j'entends une mélodie, pour Aristote le fait d'entendre la mélodie qui est un accident de ma substance individuelle, en est une partie (au sens où comme on l'a vu l'accident individuel est dans la substance, sans en être prédiqué), alors que pour Brentano ma substance individuelle est une partie de cet accident individuel. On a vu plus haut que la relation de la substance à l'accident individuel posait un problème et Brentano choisit cette solution, qui peut apparaître gratuite et contre-intuitive à cause de deux thèses fondamentales: celle de la primauté de l'intentionnel et celle de la limitation ontologique aux entités concrètes.

Je n'insisterai pas sur la thèse de l'intentionnalité, qui consiste à affirmer qu'il y a un  $x$ , c'est affirmer qu'il y a un  $x$  qu'un  $y$  perçoit. Cette thèse a conduit Brentano à modifier la relation substance/accident, car cette modification consiste non seulement à renverser la relation d'appartenance, mais à faire dépendre cette relation d'une structure générale d'intentionnalité. Pour reprendre l'exemple de la mélodie, affirmer qu'il y a une mélodie, c'est affirmer qu'il y a un moi qui perçoit cette

mélodie, et l'accident individuel consiste dans l'audition individuelle à un certain moment de cette mélodie. «Moi percevant une mélodie» est un accident individuel, et cet accident est structuré intentionnellement: la relation de moi à la mélodie est intentionnelle – la mélodie est un ensemble de notes, donc d'entités physiques, mais la relation à la mélodie est psychique, elle consiste à se rapporter à quelque chose de physique, alors que la mélodie ne se rapporte à rien.

La thèse de la primauté des termes concrets découle en partie de ce qui précède. «Moi percevant une mélodie» est un concret. La théorie brentanienne a été appelée de manière suggestive par Chisholm «théorie de la prédication concrète». Elle consiste à éliminer tous les termes abstraits, qui correspondent chez Aristote aux accidents généraux, aux substances secondes, et chez les médiévaux aux prédicaments, aux universaux. Si l'ontologie se limite à des substances, des agrégats et des accidents, les termes abstraits seront réduits, comme chez Leibniz, à des termes concrets. Par exemple «le rouge» ou «la rougeur» est remplacé par «la chose rouge», et donc un énoncé comme «je perçois le rouge du cahier» sera réécrit «je perçois la chose rouge et la chose rouge est un cahier».

Les accidents seront donc considérés comme des choses individuelles, or comme les choses individuelles ils pourront être siège d'autres accidents, ce qu'Aristote n'avait pas envisagé, son ontologie ne comprenant pas d'accident d'accident. Il reconnaît la possibilité de prédicats de prédicats, mais au sens d'accidents généraux:

Quand une chose est attribuée à une autre comme à son sujet, tout ce qui devra être affirmé du prédicat le sera du sujet: par exemple comme "homme" est attribué à l'homme individuel, on devra aussi attribuer "animal" car l'homme individuel est à la fois homme et animal. (Cat. 3)

Pour Brentano dans la mesure où les actes de présentation, de jugement et d'émotion se présupposent, si je me réjouis de manger de la compote de rhubarbe, l'accident individuel «preneur de plaisir dans le fait de manger de la compote de rhubarbe» survient sur l'accident «jugeur que la compote de rhubarbe existe»

lui-même accident de «présenteur de la compote de rhubarbe», lui-même enfin accident de ma substance individuelle.

Loin de trahir l'aristotélisme, cette conception brentanienne en accomplit une tendance profonde, celle qui porte à penser l'individualité de la substance. Pour Aristote l'individualisation se fait par la matière. Dans la théorie de la prédication concrète, on retrouve ce motif d'individualisation et de primat du concret. Mais la différence c'est que pour Brentano c'est la substance elle-même qui individue les accidents. Si «le rouge en général» devient «le rouge de cette robe-ci», c'est-à-dire un rouge individuel, un moment de rouge singulier survenant sur une surface particulière (Husserl) et non le concept du prédicat «rouge», c'est à cause de son porteur, la chose concrète, la chose rouge, la chose concrète qui est cette robe rouge, qui est une substance et non un agrégat. La substance continue à porter les accidents – sans la robe, ce rouge-ci cesserait d'exister – mais l'individualisation des accidents ne se fait pas par la matière, mais par la substance (composée de forme et de matière), ce qui est lié à la doctrine de la substance comme partie de l'accident. La substance robe est une partie de l'accident robe rouge et non le contraire. La relation de l'accident à la substance n'est pas une relation d'identité, mais de tout à partie, qui doit être spécifiée par le concept de séparabilité.

Une chose *x* est séparable d'une autre *y* si *y* continue à exister, si *x* cesse d'exister. Pour Aristote l'accident, dont la détermination est en partie temporelle – l'accident c'est ce qui ne survient pas toujours, le fortuit – est séparable de la substance, mais la substance est inséparable de l'accident (sans substance substrat l'accident cesse d'exister): la séparabilité est unilatérale, et donc non réciproque. L'accident est un accident pour Aristote précisément dans cette mesure et c'est exactement la raison pour laquelle il est dit exister de manière analogue. Pour Brentano la séparabilité unilatérale se rencontre dans la vie mentale. Par exemple l'acte d'entendre et l'acte de voir, se rapportant au même processus, sont séparables en ce sens: je peux cesser d'entendre et continuer à voir. C'est en ce sens qu'il parle d'actes superposés (*suppaponierte Akte*).

Brentano est conduit dans sa description des actes psychiques à soutenir que le sujet est une partie de l'acte, de par la thèse de

l'intentionnalité, et donc à renverser la doctrine aristotélienne. La substance est une partie de l'accident, mais de manière telle qu'il n'y ait rien d'autre dans l'accident que la substance, ce qui est une manière de définir une relation tout/partie dotée d'une propriété contraignante spécifique, relation inhabituelle d'un point de vue méréologique. D'après celui-ci si A est une partie de B, alors il y a un C différent de A qui est aussi une partie de B. Dans la relation substance/accident il n'y a pas de C différent de A qui est une partie de B.

Cette conception brentanienne diffère de la conception aristotélienne de la manière suivante. Pour cette dernière, il existe des quantités, des qualités, bref des catégories, des accidents et une catégorie de la substance, de façon à ce que la prédication consiste à attribuer à la substance des accidents selon les catégories, c'est-à-dire des propriétés générales qui font que la substance appartient à tel ou tel genre, telle ou telle espèce. Dire «Socrate est homme» c'est faire entrer la substance individuelle nommée «Socrate» dans le genre «homme» – c'est en cela que consiste le contenu général du prédicat «homme», qui fait qu'extensionnellement il peut désigner l'ensemble des hommes. Par contre dire «Socrate est fatigué», ce n'est pas le faire rentrer dans le genre des fatigués, parce qu'un tel genre n'existe pas. C'est en cela que «homme» est une propriété essentielle et «fatigué» une propriété accidentelle. L'individuation se fait par la matière et l'individualisation par la différenciation des genres et des espèces qui sont hiérarchisés, jusqu'à la différence spécifique qui individue. Dans notre exemple, Socrate est individualisé par une différence spécifique, même si sa substance est individuelle, étant composée de telle matière et non de telle autre. Pour Aristote, un accident individuel ne faisant pas partie de cette série hiérarchique descendante des genres et des espèces ne peut pas individualiser: il y a une différence entre une espèce spécialissime et un accident individuel, alors qu'une espèce généralissime est un accident universel.

La modification brentanienne de la théorie aristotélienne des catégories peut-elle avoir une incidence sur un usage logique des catégories? Cette modification peut être mise en relation avec la thèse particulariste suivant laquelle toute propriété est

individuelle. Cette thèse étant elle-même une conséquence de celle suivant laquelle toute propriété est instanciée.

Si pour Aristote «Socrate est assis» s'analyse d'après la théorie des catégories en «Socrate» (sujet, de la catégorie de la substance) et «assis» (accident, de la catégorie de la position), «assis» inhérent à «Socrate» par la copule «est». Dans l'alternative brentanienne, on analysera «Socrate est assis» de la manière suivante: «Socrate», substance individuelle est une partie de l'accident individuel «Socrate-assis». S'il existe deux vues inconciliables de la prédication, l'universaliste suivant laquelle une propriété est un universel qui est exemplifié dans les individus, les individus possédant la même propriété ayant en commun cette propriété et la particulariste suivant laquelle une propriété est une instantiation particulière d'une manière d'être, les individus ne pouvant exemplifier exactement la même propriété, ce qu'ils ont en commun n'étant pas la propriété, mais son contenu ou son intension, ou encore son concept, on peut se demander si la théorie brentanienne est particulariste. Pour Brentano une propriété est un accident individué par la substance, caractérisation qui semble admettre une universalité abstraite de la propriété *ante praedicationem*.

Arrivés à ce point, nous sommes face à un choix, voire face à un dilemme. En effet, toute la théorie de la vérité tarskienne et post-tarskienne, toute la sémantique frégéenne, qui en est l'ancêtre, reposent sur l'idée de remplissement de fonctions par des objets ou de satisfaction de prédicats par des objets, prédicats et fonctions qui en eux-mêmes n'ont rien d'individuel. Il y a certes des variables de prédicats, tout comme il y a des variables d'individus, mais ces variables désignent des prédicats qui demeurent identiques à travers leur satisfaction par tel ou tel objet. Or, ce qui est ici suggéré est d'accepter que les prédicats varient en fonction par leur satisfaction. Le choix est entre maintenir ou abandonner la correspondance plus ou moins forte entre logique et ontologie. On entend par logique la théorie des inférences valides et ontologie la classification ordonnée des entités présentes dans les inférences. Si l'on veut maintenir cette correspondance, alors il est clair qu'il faut modifier la logique au moins sur deux points: accepter des prédicats indexés et construire une relation de prédication assez souple pour rendre

compte de ce nouveau cadre. Il existe de tels outils: Mertz (1996) et Lesniewski ont réalisé respectivement ces deux types d'innovation. On peut aussi, comme la plupart des logiciens aujourd'hui, accepter d'être particulariste en ontologie sans en tirer les conséquences dans le langage même de la logique. On peut aussi, évidemment, revenir à une ontologie plus classique, mais nous avons rejeté ce conservatisme.

D.W. Mertz propose une logique adaptée à une ontologie particulariste, qu'il nomme *instance ontology*. Cette logique est une «logique des prédicats particularisée» (*Particularized Predicate Logic*), qui est une logique intensionnelle d'ordre supérieur consistante et complète. L'ontologie en question admet des propriétés uniques et non répétables. Par exemple dans la phrase:

L'amour de Jean pour Marie est plus fort que son amour pour Anne

c'est une instance de l'amour qui est plus forte qu'une autre instance – il ne s'agit pas de l'amour en général ou de la propriété universelle de l'amour» (*op. cit.*: 4). Ces propriétés uniques ont été dénommées de différentes manières dans l'histoire de la métaphysique: accidents individuels (Leibniz), moments (Husserl), qualités particularisées (Strawson), particuliers abstraits (Stout), tropes (D.C. Williams), ...

Ce choix peut être éclairé par plusieurs considérations, que je ne fais que mentionner:

- i. Les contraintes d'un langage logique ne peuvent impliquer strictement le choix de telle ou telle ontologie.
- ii. Il existe dans la partie sémantique de la logique des choix à fort engagement ontologique – par exemple le choix d'une vérité relative à un modèle ou d'une vérité absolue. Mais en vertu de (i), on ne peut pas, de ces choix sémantiques, inférer strictement des choix ontologiques. S'il existe une forte tendance, pour reprendre le même exemple au réalisme dans le cas d'une vérité relative à un modèle, forte tendance symétrique de celle inverse à lier vérité absolue et anti-réalisme, il ne s'agit en aucune manière d'une implication, et à plus forte raison d'une implication stricte.

iii. Une logique en tant qu'elle comporte une composante catégorielle – par exemple la catégorie d'individu en logique des prédicats – ne peut se désolidariser complètement d'une ontologie: on peut faire de la logique comme un jeu, comme un pur calcul, mais les règles du calcul et les éléments du jeu ont une signification plus générale que le jeu ou le calcul. Les catégories sont indissolublement logiques et ontologiques. Elles sont, dans une logique et dans une ontologie, le noeud de la logique et de l'ontologie, dont les relations ne peuvent être régularisées par un simple fait ou un traité de paix et de désengagement réciproque.

On esquissera dans une dernière section une discussion sur l'usage ainsi entendu des catégories dans une ontologie formelle, à partir d'un texte récent de P. Simons *New categories for formal ontology*.

## 2. Une nouvelle table des catégories

Ce que l'on entend ici par ontologie formelle, c'est une discipline qui dégage les traits formels de la réalité, qu'elle soit sensible ou conceptuelle, à l'aide de la logique (cf. Nef 1998). Cette ontologie formelle a été construite en partie par Husserl, notamment comme une théorie de la dépendance, et comme telle réclame une méréologie. En ce sens Lesniewski, quoiqu'il se détournât d'un tel projet, en a donné l'architecture générale: une logique pure, une théorie des tous et des parties et enfin une ontologie formelle dont la théorie des catégories est le vestibule obligé - on sait que les premières grammaires catégorielles sont liées à ces projets d'ontologie formelle de Husserl et de Lesniewski, qui a développé le concept de catégorie sémantique. On peut remarquer que le projet d'ontologie formelle a été développé tant par les partisans d'une réforme de la logique aristotélicienne, à la suite de Brentano et chez Lesniewski même partiellement, que par les zéloteurs de la logique mathématique fré-géenne, comme Husserl l'était en partie (cette restriction s'expliquant par son projet de fonder la logique dans une logique plus large, de type transcendantal).

Les catégories jouent un rôle central dans l'ontologie formelle, parce qu'elles en forment l'outillage de base. C'est l'équivalent des paires de propriétés distinctives en phonologie. Il s'agit de quelque chose de formel, qui peut s'exemplifier dans telle ou telle science empirique du physique ou du psychique. Cette recherche a reçu un impetus inattendu des progrès en sciences cognitives et informatique fondamentale. Dans les sciences cognitives dans la mesure où la recherche des catégories ultimes d'un monde structuré par l'action et la cognition est nécessaire pour comprendre la structuration progressive des situations, états de choses, événements etc. que ce soit dans la sémantique des langues naturelles, la perception ou les règles formelles de la logique de l'action. En informatique fondamentale, car les recherches sur la structuration des bases de données posent des problèmes théoriques de catégorisation et de sous-catégorisation. Les bases de données sont structurées aussi en partie par des oppositions catégorielles ultimes, qui posent des problèmes ontologiques, au sens modeste du terme ontologie que nous avons défini.

Il y a deux approches possibles de l'ontologie catégorielle en informatique fondamentale, analogues ou identiques à celles qui s'opposaient dans la sémantique des langues naturelles, dans les années 60-70: la première est descriptive, elle part des langages de programmation et entreprend de localiser ou d'explicitier les engagements ontologiques (exactement comme la philosophie du langage ordinaire s'efforçait de dégager la métaphysique interne de tel ou tel système linguistique), la deuxième part d'un ensemble *a priori* de catégories formelles que l'on enrichit progressivement de façon à faire coïncider la construction avec les langages existants (ce qui correspond à l'approche inverse dans la sémantique des langues naturelles, telle celle de Montague intégrant progressivement dans son fragment des parties de langage, à partir d'une base catégorielle étroite, interprétée sémantiquement dans la théorie des types).

P. Simons distingue des pré-catégories, des catégories nouménales structurales, communicationnelles et enfin méta-représentationnelles:

Précatégorie	Identité/Différence
C. Nouménale	Existant/non existant Massif/Comptable Individuel/Catégorial
C. Structurale	Singulier/Pluriel Atomique/Complexe Dépendant/Indépendant .....
C. Représentationnelles	Transparent/Opaque Indexical/Descriptif .....
C. Communicatives	Déclaratif/Impératif/interrogatif
C. Méta-représentationnelles	Externe/Interne

Nous n'avons donné que des exemples de chaque catégorie. Il y aurait énormément de remarques à faire sur ce tableau. Les premières qui viennent à l'esprit sont les suivantes.

Les catégories vont par couple, ce qui était anticipé chez Aristote, à propos de certaines – quantité/qualité, action/passion, mais pas de toutes – lieu, temps, position, relation, possession, substance. P. Simons admet une opposition ternaire pour les catégories communicationnelles (déclaratif, impératif, interrogatif), mais cela ne poserait pas de problème de transformer cette opposition en double paire (déclaratif vs non déclaratif, jussif vs non jussif). L'opposition entre «structural» et «nouménal» n'est pas claire. La distinction, «dépendant / substantiel» est une catégorie parmi d'autres. Comme Kant, P. Simons accepte l'existence dans ses catégories. La conception qui sous-tend la classification est que les catégories sont des présupposés ultimes des énoncés et non des différences des choses elles-mêmes. Elles correspondent *grosso modo* à l'ontologie des langues naturelles, certaines à leur sémantique, d'autres à leur grammaire. Cette

conception est donc plus proche de Kant que de Brentano, de Porphyre que d'Aristote.

Personnellement, je ferai porter mes critiques sur les points suivants. La distinction nouménal/structural ne semble pas heureuse: pourquoi l'existence est-elle nouménale? La distinction entre les catégories structurelles, structurant les choses et représentationnelles, représentant les choses, n'est pas tranchée. Les catégories communicationnelles posent des problèmes, car elles sont plus des catégories des modes d'énonciation eux-mêmes que de la communication et l'on peut imaginer une communication sans ces catégories.

Les catégories n'ont pas été éliminées par la marche simplificatrice des formalismes logiques. On le savait du côté de la linguistique et des grammaires catégorielles, mais on pouvait mettre ce phénomène sur le compte du caractère semi-formel des langues naturelles. Si la logique est conçue autant comme un langage que comme un calcul, alors les catégories demeurent un noeud de la logique et de l'ontologie que l'on ne peut, pour filer la métaphore, dénouer arbitrairement. Historiquement, la théorie des catégories de Brentano, plus que sa réforme de la logique aristotélienne, restée sans effet, semble-t-il, joue un rôle à part entre Aristote et Lesniewski-Ajdukiewicz et Carnap-Husserl. Brentano a influencé toute la philosophie polonaise et Husserl. Si l'on pense que la filiation des noms propres pour les catégories est la suivante: Husserl, Lesniewski, Ajdukiewicz, Carnap, alors on devine derrière cette filiation, celui qui, contre Kant, a restauré l'esprit réaliste de la théorie des catégories, en la remettant, d'après lui, sur ses pieds, en la rendant capable de penser l'accident individuel et l'accident de l'accident. Historiquement Brentano joue un double rôle dans cette histoire des catégories: directement sur Husserl, indirectement, par l'intermédiaire de Twardowski, sur la philosophie polonaise. C'est à ce titre que son influence mérite d'être étudiée. Il faut souligner cependant que l'unité de sa pensée s'est perdue, Adjukiewicz privilégiant l'aspect formel de la théorie, formalisant la dépendance par une relation d'application, Kotarbinski développant les aspects ontologiques sous la forme d'un réisme ou d'un somatisme. C'est probablement Lesniewski qui de manière surprenante en repré-

sente le mieux l'esprit, tout en réduisant l'ontologie à un pur calcul de noms – ce qui s'est perdu, au moins pour un moment, c'est la précieuse combinaison de réalisme et de particularisme, au profit du nominalisme et de l'anti-réalisme.

*Université de Rennes I*  
*Institut de philosophie*  
 261, av. du Général Leclerc  
 F 35042 RENNES

### Bibliographie

- AJDUKIEWICZ K. (1967). Syntactic Connection, in: S. McCall (ed.), *Polish Logic 1920-1939*. Oxford: Clarendon Press, 207-232.
- AMMONIOS. *Commentaire des Attributions d'Aristote*, Montréal: Bellarmin, 1983.
- ARISTOTE. *Catégories*. Paris: Vrin, 1946.
- ARISTOTE. *Kategorien*, Aristoteles Werke in deutscher Übersetzung. Berlin: Akademie Verlag.
- ARISTOTE. *Categories*. Oxford: Oxford University Press (ed. Trad. Ackrill).
- ARISTOTE. *Métaphysique*. Paris: Vrin (Trad. Tricot), 1991.
- ARISTOTE. *Topiques*. Paris: Les Belles Lettres, vol. 1 (seul paru) (éd. J. Brunschwig), 1967.
- BENVENISTE E. (1958). Catégories de pensée et catégories de langue, *Les Etudes Philosophiques* vol. 4, 419-429.
- BRENTANO F. (1944). *Psychologie d'un point de vue empirique*. Paris: Aubier, trad. M. De Gandillac.
- BRENTANO F. (1968). *Kategorienlehre*. (ed. Kastil). Berlin: Felix Meiner Verlag, 2e éd. Trad. angl. R. Chisholm: *Theory of Categories*.
- BRENTANO F. (1992). *Aristote, les significations de l'être*. Paris: Vrin, trad. P. David.
- CHISHOLM R. (1992). Brentano's conception of substance and accident, in: *Brentano and Meinong Studies*. Amsterdam: Rodopi.

- CLATTERBAUGH K. (1973). Leibniz's doctrine of individual accidents, *Studia Leibnitiana* vol. sp., n° 4.
- HINTIKKA J. & KULAS J. (1983). *The Game of Language. Studies in Game-Theoretical Semantics and its Applications*. Dordrecht: Reidel, chap. 8: «Semantical Games and Aristotelian Categories», 201-231 (également dans *Synthese* 54 (1993), 443-468)
- JAEGER W. (1997). *Aristote, fondements pour une histoire de son évolution*. Paris: L'éclat, trad. O Sedeyn.
- JUNGIUS. *La logique de Hambourg*. Metz, traduction et commentaire F. Muller, thèse, vol. 1, 1984.
- KAHN Ch. (1976). Questions and Categories, in: H. Hiz (ed.), *Question*. Dordrecht: Reidel, 227-278.
- SURMA S.J. et al. (eds) (1992). *S. Lesniewski. Collected Works*. Dordrecht: Kluwer Academic Pub, 2 vols.
- de LIBERA A. (1989). Les sources gréco-arabes de la théorie médiévale de l'analogie de l'être, *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° spécial sur *L'Analogie*, 319-346.
- de LIBERA A. (1997). *La querelle des universaux: de Platon à la fin du Moyen Âge*. Paris: Seuil.
- de LIBERA A. (1999). *L'art des généralités*. Paris: Aubier (à paraître).
- MANSION S. (1976). *Le jugement d'existence chez Aristote*, Louvain: Institut Supérieur de Philosophie, 2e éd.
- MERTZ D.W. (1996). *Moderate Realism and its Logic*. New Haven & London: Yale University Press.
- MONTAGUE R. (1974). *Formal Philosophy: Selected Papers of Richard Montague*. New Haven & London: Yale University Press.
- NEF F. (1992). *L'objet quelconque: recherches sur l'ontologie de l'objet*. Paris: Vrin.
- PLOTIN. *Des genres de l'être, Ennéades*, VI-1 (traité 42). Paris: Les Belles Lettres, trad. E. Bréhier, 1936.
- PORPHYRE. *Isagoge*, texte grec et latin. Paris: Vrin, trad. A. de Libera & A.-Ph. Segonds, introd. A. de Libera, 1998.
- SIMONS P. *New Categories for Formal Ontology. Graze Philosophische Studien*.
- SIMONS P. (1988). Brentano's Theory of Categories: a Critical Appraisal, *Brentano Studien* 1, 47-61.

- SIMPLICIUS. *Commentaire des catégories*. Leiden: E.J. Brill, trad. commentée sous la direction d'I. Hadot, fascicules 1 & 2, introd. Kalbfleisch, trad. Ph. Hoffmann.
- STEIN E. (1998). *L'être fini et l'être éternel, essai d'une atteinte du sens de l'être*. Beauvechain (Belgique): Nauwelaerts, Oeuvres d'E. Stein, vol. II, trads G. Casella & F.A. Viallet.
- TRENDELENBURG A. (1846). *Geschichte der Kategorienlehre*, Berlin, rééd. Olms, 1963.
- TRENDELENBURG A. (1862). *Elementa logices aristoteltae. In usum scholarum ex aristotele excerptis convertit illustravit*. Berlin.
- VUILLEMIN J. (1967). Le système des catégories, in: *De la logique à la théologie: cinq études sur Aristote*. Paris: Flammarion.
- WILLIAMS D.C. (1953). The elements of Being, *Review of Metaphysics* vol. 7, repris partiellement in: P. Van Inwagen & D. Zimmerman (eds.), *Metaphysics: the big questions*. London: Blackwell (1998), 40-52.